

CHRYSTEL
DUCHAMP



LE **SANG** DES
BELASKO

SUSPENSE

l'Archipel

DE LA MÊME AUTEURE

L'Art du meurtre, L'Archipel, 2020 ; Archipoche, 2021.

CHRYSTEL DUCHAMP

LE SANG
DES BELASKO

suspense

l'Archipel

Notre catalogue est consultable à l'adresse suivante :
www.editionsarchipel.com

Éditions de l'Archipel
34, rue des Bourdonnais
75001 Paris

ISBN 978-2-8098-4040-7

Copyright © L'Archipel, 2021.

À Isabelle

« Eussent-ils été dans une antique demeure à l'escalier et aux parquets branlants, avec un peu partout des recoins d'ombres et des murs lambrissés, ils auraient pu éprouver des frayeurs sinistres, mais tel n'était pas le cas. Dans cette habitation ultramoderne, point de recoins sombres ni de panneaux mobiles; partout la lumière électrique se répandait à flots, tout y était neuf, brillant, étincelant! Rien ne pouvait s'y dissimuler... Il y manquait l'atmosphère des vieilles maisons hantées.

Pourtant, elle inspirait à ces nouveaux venus une épouvante inexplicable. »

Agatha Christie, *Dix Petits Nègres*
(traduction de Louis Postif,
Librairie des Champs-Élysées,
coll. « Le Masque », 1940)

Prologue

Certains jours sont restés gravés dans ma mémoire. Celui où les Belasko franchirent mon seuil en est un. Avant leur arrivée, j'étais seule, salie, meurtrie. Le lierre m'étouffait, mes murs se fissuraient, mon toit laissait entrer la pluie. Abandonnée des humains, j'avais perdu toute ma splendeur. Pourtant, sous mes haillons, un homme discerna ma beauté. Dès lors, il n'eut plus qu'un objectif: me rendre ma superbe.

Durant plusieurs mois, les artisans se relayèrent pour me rénover. Sous leurs mains, je ressuscitai. Grâce à eux, mon cœur se remit à battre et un souffle nouveau m'anima. Mon avenir s'annonçait radieux.

Les travaux s'achevèrent et les Belasko s'installèrent. Je n'ai qu'à fermer les yeux pour retourner dans le passé, quarante ans plus tôt, lorsque les membres de la famille posèrent leurs bagages dans le hall de mon entrée. Ils étaient sept: le père, la mère et leurs cinq enfants. L'un d'eux n'était qu'un bébé dans un couffin. Les autres, deux petites filles et deux jeunes garçons, foulairent mon parquet en hurlant d'excitation. Fous de joie, ils couraient, riaient, s'embrassaient et étreignaient leurs parents. Je surpris leur père essuyer une larme. Son émotion me toucha. Ces instants étaient uniques, précieux. Jamais je n'avais été aussi heureuse.

Pendant des années, j'eus le bonheur de voir grandir les enfants. Je partageai leurs joies et leurs peines. Je m'attendris lorsque Philippe présenta sa petite amie; je frémis lorsque

Mathieu rentra de discothèque ivre mort; je me réjouis lorsque Garance intégra une école hôtelière; je pleurai lorsque Solène apprit qu'elle était diabétique; je frissonnai lorsque David entreprit d'escalader le chêne centenaire.

En mon sein, la tribu se forgeait des souvenirs et unissait son histoire à la mienne. Son amour pour moi était si fort qu'elle me baptisa d'un nom: « Casa Belasko. » En me donnant son patronyme, elle fit de moi un membre de la famille à part entière. Notre communion était totale.

Hélas, toutes les belles choses ont une fin et, les uns après les autres, les oisillons quittèrent le nid. Un premier. Puis un deuxième. Jusqu'au dernier. Les époux restèrent et, malgré l'amour qu'ils me portaient, la nostalgie me gagna. Les enfants me manquaient. Bien sûr, ils me rendaient visite, mais ils avaient changé. Je ne retrouvais plus cette simplicité qui avait fait notre quotidien. Je regrettai l'innocence perdue. Avec amertume, je constatais leurs différends. Les rancœurs avaient pris la place des chamailleries. Ce n'était plus des histoires de jouet volé ou de dessin gribouillé. C'était plus dur, plus violent. Les enfants étaient devenus des adultes. Jaloux. Vénaux. Méchants.

Ma vie bascula lorsque la mort emporta Mme Belasko. Un souvenir atroce que j'aurais aimé effacer de ma mémoire. Et quand, quelques mois plus tard, son époux me quitta à son tour, mon cœur se brisa.

Mélancolique, j'admirai les feuilles des vignes bercées par le mistral. Je gorgeai mes poumons de l'odeur des lavandes et me laissai entraîner dans la valse des abeilles qui les butinent. Je m'émerveillai devant la beauté du soleil se couchant sur l'amphithéâtre naturel de roches dorées. Mais les volets roulants se rabattirent sur mes baies vitrées et empêchèrent la lumière d'entrer. Les paupières fermées, je plongeai dans l'obscurité. J'essayai de garder la tête haute mais, au plus profond de mon être, j'étais anéantie. Qu'allais-je devenir?

Ma solitude ne dura pas.

Quatre jours après le décès de M. Belasko, les enfants décidèrent de se réunir, une dernière fois, entre mes murs.

Cette première nuit de l'été, la plus courte de l'année, fut la plus longue de mon existence. Je savais ce qui m'attendait. Je savais que les cinq frères et sœurs hausseraient le ton et que j'assisterais, impuissante, à leurs querelles. Mais jamais je n'aurais imaginé être témoin d'une telle tragédie.

Acte I

*« Mes chers enfants,
les choses que vous lirez dans cette lettre
vous blesseront peut-être.
Mais n'oubliez pas:
La vérité, c'est la vie.
Bon ami, autour de ce foyer,
ne médis d'aucune créature. »*

Les relents de désinfectant soulevèrent l'estomac du capitaine Jouvry. Il avait beau fréquenter souvent les hôpitaux, il ne parvenait pas à s'habituer à leur odeur.

Il traversa le hall d'accueil à grandes enjambées en regardant l'heure sur son téléphone portable. 16 heures. Un détour par le distributeur s'imposait. Le capitaine n'avait rien mangé depuis le petit-déjeuner et il commençait à se sentir faible. Ce n'était pas le moment de flancher.

Après avoir englouti une barre chocolatée, il s'élança dans les escaliers et grimpa jusqu'au quatrième étage. Pensif, il arpenta le long couloir, salua une infirmière avant de s'arrêter devant la chambre 428. Il essuya la sueur sur son front, puis frappa à la porte. Une voix lointaine l'invita à entrer.

Dans un océan de draps blancs reposait une silhouette allongée sur le dos, bras et jambes tendus, les yeux rivés au plafond. Cette scène submergea le capitaine de tristesse. Elle le renvoyait à son propre passé, et le souvenir de sa mère, rongée par un cancer revint le hanter.

Pour chasser son émoi, Jouvry se mordit la lèvre et inspira. Il s'approcha ensuite de la silhouette qui pencha lentement la tête vers lui et le fixa d'un regard vide. Sa bouche s'entrouvrit – dans ce qui semblait être un effort incommensurable – mais aucun son n'en sortit. Le capitaine afficha son sourire le plus rassurant et prit la parole.

— Vous souvenez-vous de moi ?

— Oui. Nous nous sommes vus au commissariat.

— Exact. Je suis le capitaine Jouvry. Lorsque nous nous sommes quittés ce matin, vous étiez en état de choc. Comment vous sentez-vous à présent?

L'absence de réponse fit prendre conscience au capitaine de l'ineptie de sa question. Il se rappela sa famille et ses amis qui, le jour de l'enterrement de sa mère, avaient laissé échapper un « tu tiens le coup? » en l'étreignant. Dans certaines situations où les banalités n'ont plus leur place, mieux vaut s'abstenir de tout commentaire.

Jouvry posa son téléphone portable sur la table de chevet, s'assit sur une chaise près du lit et, après s'être raclé la gorge, enchaîna.

— J'aimerais que nous parlions de cette nuit.

En entendant ces mots, la silhouette s'agita.

— Oh, mon Dieu! Cette nuit... d'horreur...

Le capitaine, conscient du trouble que suscitait ce souvenir, demanda de sa voix la plus douce:

— C'est ainsi que vous la définiriez?

— Un enfer. Un cauchemar. Non... Aucun de ces mots ne convient. Pas un ne peut décrire ce que j'ai vécu. Ce que *nous* avons vécu. Comment aller de l'avant après un tel traumatisme?

— Les médecins vous aideront.

— Leurs médicaments m'assomment. Vous devriez leur dire de diminuer les doses, sinon mon cerveau va exploser.

— Il faut leur faire confiance.

Une moue résignée. Une larme qui glisse lentement sur la joue pour s'échouer sur les draps. Puis un silence embarrassant que le capitaine s'empressa de rompre.

— Êtes-vous capable de me raconter ce qui s'est passé?

— Je peux essayer, mais j'espère que vous n'êtes pas pressé: c'est une longue histoire.

— J'ai tout mon temps. Nous ferons une pause dès que vous en éprouverez le besoin.

La silhouette se redressa et ne put dissimuler son anxiété.

— Allez-vous me mettre en examen ?

— Pourquoi cette question ?

— N'envisagez-vous pas ma culpabilité ?

Jouvry laissa s'écouler quelques secondes avant de répondre :

— Les premiers éléments de l'enquête prouvent clairement votre innocence. Si je suis venu vous rendre visite, ce n'est pas pour vous envoyer derrière les barreaux, mais pour comprendre.

— Me croirez-vous ?

— Démêler le vrai du faux ? Ne vous inquiétez pas : c'est mon métier !

Sceptique, la silhouette haussa les épaules. Le capitaine insista :

— Racontez-moi votre histoire en toute simplicité.

— Par où commencer ?

— Le début. Que faisaient cinq frères et sœurs dans cette maison ?

— Notre père, André Belasko, voulait que nous nous réunissions dans la demeure familiale, la veille de ses obsèques, pour prendre connaissance de son testament. Son enterrement ayant lieu aujourd'hui, nous nous sommes donc donné rendez-vous hier soir à la Casa.

— À quelle heure ?

— 19 heures.

— Étiez-vous heureux de vous retrouver ?

— Non.

La franchise de cette réponse surprit le capitaine.

— Pourquoi ?

— Les tensions entre nous étaient nombreuses. Je savais que la question de l'héritage n'allait rien arranger. La soirée promettait d'être houleuse. Mais ce déferlement de haine et de violence... Qui aurait pu deviner que nous en arriverions là ?

1

Philippe

De la musique s'élevait dans la vallée et il était possible de reconnaître certaines des chansons interprétées – parfois massacrées – par les musiciens amateurs. De nombreux badauds flânaient dans les rues, s'apprêtant à ingurgiter des hectolitres de bière et des tonnes de kebab dans une atmosphère bon enfant. L'insouciance allait rythmer les festivités de ce 21 juin.

Philippe se préparait, pour sa part, à vivre une soirée digne d'une mauvaise série télévisée. Le scénario se résumait à quelques mots: *deux frères qui se détestent se retrouvent pour lire le testament de leur père*. Philippe comparait aussi sa relation avec Mathieu à celle de Guignol et du Gendarme, coups de bâton compris. Il redoutait chacune des retrouvailles avec son cadet. Depuis quatre jours, il avait perdu l'appétit et ne dormait plus. Mathieu était capable de tout. Il pouvait se fâcher pour un rien ou en venir aux mains pour une remarque jugée déplacée. Cet imbécile pouvait aussi lui casser le nez lors de la cérémonie funéraire du lendemain. Il avait déjà fait pire.

Avec une carte magnétique, Philippe déverrouilla le portail noir et roula au pas sur le chemin menant à la Casa. Il se gara à l'ombre d'un pin et sortit de sa voiture. Il était à l'heure et, hélas pour lui, Guignol l'était aussi. Appuyé contre sa vieille Peugeot, tourné vers la vallée côté ouest,

Mathieu ignora l'arrivée de son frère. Philippe, comme d'habitude, allait devoir faire le premier pas. Pour reculer l'échéance, il admira le panorama côté est. Instantanément, les sensations de son enfance refirent surface : les odeurs de lavande, de sève de pin, le chant des cigales, le frou-frou du mistral dans les feuillus et les teintes uniques du ciel – aquarelle composée de rose, de parme, d'orange.

La mélancolie gagna Philippe. Chaque fois qu'il foulait ces terres, il se retrouvait projeté dans le passé, une époque où tout était plus simple, plus pur, plus beau.

Un éclat scintilla près de lui. Le soleil frappait de ses rayons les lettres « Casa Belasko » au-dessus de la porte d'entrée. Lorsque la famille s'était installée au domaine, papa avait insisté pour donner un nom à la maison. Selon lui, c'était une marque d'affection, une preuve d'amour. Parents et enfants s'étaient rassemblés dans le salon, autour de la cheminée en pierre, et les idées de chacun avaient été notées sur une feuille. « Casa Belasko » avait remporté tous les suffrages. Sans attendre, papa avait contacté un ferronnier. L'artisan, meilleur ouvrier de France, avait découpé d'imposantes lettres dans du métal puis les avait fixées sur la façade. Un baptême avait été organisé avec invités, champagne et petits fours. Chez les Belasko, on ne faisait jamais les choses à moitié.

La Casa : une référence aux origines espagnoles de la famille, mais aussi à Barcelone où Mme Belasko et les enfants s'étaient rendus lors de vacances estivales. Tous les six avaient été subjugués par l'originalité de la Casa Milà, édifice du célèbre architecte Gaudí. Mise à part cette anecdote, la Casa ne partageait aucun point commun ni avec le modernisme catalan ni avec l'esthétique naturaliste chère à Gaudí. Elle évoquait plutôt le style Prairie School, un mouvement ayant sévi au même moment aux États-Unis : des lignes horizontales, une construction basse, des toits débordants, des terrasses en encorbellements, la combinaison de

matériaux traditionnels comme la pierre et le bois avec d'autres plus novateurs tels le béton et l'acier, et de larges baies vitrées permettant une communion avec la nature. « Une Prairie doit être parfaitement intégrée au paysage », avait précisé Frank Lloyd Wright, fer de lance de ce courant architectural. S'il avait vu la Casa, il aurait sans conteste adoré cette belle américaine en plein cœur de la Provence, décor idéal d'un film hollywoodien.

Adolescent, Philippe avait d'ailleurs été troublé par la ressemblance entre leur maison et celle de *La Mort aux trousse*s. Après avoir visionné ce chef-d'œuvre d'Alfred Hitchcock, il avait reproduit maintes et maintes fois les scènes interprétées par Cary Grant. Il s'imaginait fuir les sbires de Vandamm, échapper à leur biplan, escalader les parois rocheuses du mont Rushmore et embrasser Eva Marie Saint avec fougue – sa scène préférée.

Avant la naissance de David, André Belasko, admirateur du travail de Wright, avait envisagé de faire construire une bâtie inspirée du style Prairie. Il s'était procuré un livre sur le sujet et avait croqué la maison de ses rêves. Puis il avait remisé son projet en héritant de la Casa qui remplissait en tout point son cahier des charges.

Philippe avait souvent feuilleté cet ouvrage sur Wright. Une photo – légendée « Le domaine maudit de l'architecte » – et le récit qui l'accompagnait l'avaient marqué. En y repensant, il fut saisi d'un frisson. D'après les on-dit, la Casa était, elle aussi, maudite. Dans la vallée, on certifiait qu'elle était hantée, que le raisin des vignes était empoisonné et que quiconque en buvait le vin perdait la tête. Mais André Belasko était resté indifférent à ces superstitions.

Philippe leva un regard aussi nostalgique qu'amusé sur la Casa. Hantée? Certainement pas. Avec le temps, les enfants avaient appris à tourner ces histoires en dérision. Rien ne les amusait plus que s'affubler de draps blancs et déambuler dans les couloirs en poussant des « hou-hou » effrayants.

Si cet endroit n'inspirait que tranquillité et sécurité, la rumeur, pourtant, courait et assurait qu'un drame avait eu lieu autrefois entre ces murs. Malgré l'insistance des enfants, M. Belasko refusait d'aborder le sujet. Philippe, pour satisfaire sa curiosité, avait interrogé ses camarades de lycée. Leur réponse : la Casa avait été le théâtre d'une tragédie, mais, chez eux aussi, la question était tabou. Philippe avait alors décidé de mener l'enquête par ses propres moyens. Au cours d'une longue journée d'hiver, il avait exploré chaque pièce à la recherche d'indices. Trois heures durant, il avait fouillé placards et tiroirs sans succès. Il avait ensuite enfourché sa bicyclette et fait le tour du domaine. Les vignes, les bois en contrebas... Pas un hectare n'avait échappé à sa vigilance. Une pluie fine s'était soudain mise à tomber, sans toutefois détourner Philippe de son objectif. Il avait emprunté le chemin sinueux à flanc de falaise – dont ses parents interdisaient l'accès – mais les roues de son vélo s'étaient embourbées et le jeune homme avait dû abandonner sa monture. Après avoir parcouru quelques mètres à pieds, il s'était résigné : s'aventurer plus loin était trop dangereux. Philippe s'était apprêté à faire demi-tour, lorsqu'un détail avait attiré son attention. Prenant appui contre le sous-basement en pierre, il avait progressé le long de la maison jusqu'à un soupirail. Il avait collé son front contre le verre martelé sans parvenir à distinguer l'intérieur de cette pièce mystérieuse. La pluie battante l'avait finalement contraint à suspendre définitivement ses investigations.

Une dernière fois, il avait inspecté la façade de la Casa et dénombré quatre soupiraux. Il s'était ensuite rendu dans la cave, et n'en avait compté que trois.

À quoi correspondait cette quatrième ouverture ? Une pièce secrète ? Mais comment y pénétrer ? Il n'y avait aucune porte... Philippe aurait pu questionner son père à ce sujet, mais un pressentiment l'en avait empêché. En revanche, il avait partagé sa découverte avec ses frères et sœurs. Toute la

soirée, ils avaient tenté d'imaginer ce qui se cachait derrière ce soupirail. Des histoires terrifiantes avaient été inventées à la lueur d'une lampe de poche et le petit David, apeuré, s'était mis à pleurer.

Philippe regarda sa montre et constata avec surprise qu'il admirait le paysage depuis dix minutes et qu'il n'avait toujours pas salué son frère. S'armant de courage, il se dirigea vers Mathieu qui lui tournait toujours le dos. Accepterait-il de lui dire bonjour? Pourquoi refuserait-il en pareilles circonstances? Ne pouvait-il pas laisser ses rancœurs au vestiaire? Au moins pour une soirée?

Main droite tendue devant lui, Philippe se posta derrière son frère qui pivota enfin. Il observa, avec dédain, la poigne qui lui faisait face et la serra à en briser les phalanges. Philippe le dévisagea en grimaçant. Toute la famille s'accordait à dire que les deux hommes se ressemblaient. C'était vrai. Bruns aux yeux noirs, le teint mat, la mâchoire carrée et les pommettes hautes. Mais, depuis une vingtaine d'années, un détail les différenciait: Mathieu portait une barbe. « Pour qu'on ne me confonde plus avec mon abruti de frère », avait-il dit.

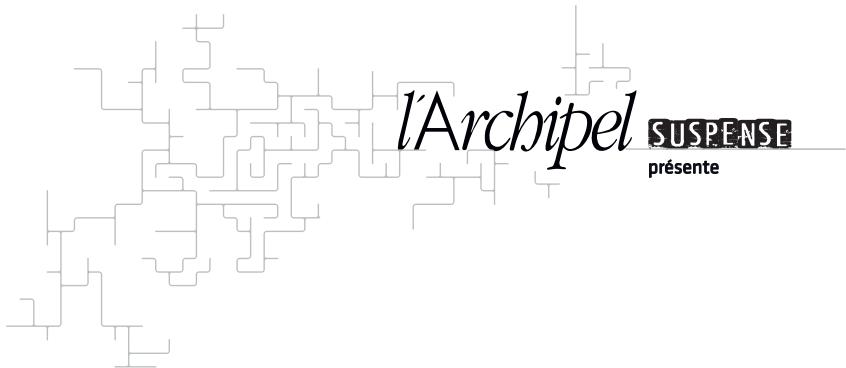
— Ça va, Mat?

— Je n'ai rien à te dire. Et la mort de notre père ne changera rien au mépris que tu m'inspires.

Philippe lâcha la main de son frère avec empressement. Il ne s'attendait pas à un tel affront. Du moins, pas tout de suite. En quelques secondes, il s'était retrouvé dans les cordes, sonné, face à un poids lourd de cent kilos prêt à lui décocher un nouvel uppercut. Trois adjectifs suffisaient pour décrire cet adversaire: violent, rancunier, sarcastique. Philippe venait d'avoir un échantillon de chaque en un temps record.

— Mettons un peu d'eau dans notre vin, d'accord? Un week-end ensemble, Mat, ce n'est pas la mer à boire.

— Tu espères encore que je pardonne ta traîtrise?



Suspense, thriller,
roman noir, policier...
Il y a forcément un titre
de notre catalogue que vous aimerez !

Découvrez notre collection sur
<http://www.editionsarchipel.com/collection/2-suspense/>

Rejoignez la communauté des lecteurs
et partagez vos impressions sur



www.facebook.com/archipelsuspense